

Chapitre I

Les yeux de l'homme brillaient dans la pénombre. Je me sentais oppressée devant ce regard insistant qui m'examinait depuis de longues minutes sans ciller.

La pièce où je venais de pénétrer quelques instants plus tôt me semblait petite et sommairement meublée. Mais je n'osais détourner mon regard pour mieux l'examiner, car l'homme devant moi m'hypnotisait. Je jetai un coup d'œil furtif à Fabien. Mon compagnon, debout à côté de moi, semblait lui aussi mal à l'aise.

L'inconnu finit par se lever lentement de derrière le bureau sommaire où il travaillait. Il se dirigea vers une fenêtre, écarta un rideau. Le soleil des Antilles inonda la pièce d'une vive lumière. C'était le même soleil qui régnait souverainement sur l'île de la Grenade, que nous avions quittée depuis bientôt un an.

L'homme se retourna et je reculai vivement, saisie d'une vraie frayeur.

Il était d'une laideur étonnante. Il était petit, malingre, et son visage semblait démesurément allongé vers le bas. On aurait dit que ses yeux, étroits et plissés, étaient repoussés vers le haut par un nez fort, plus épâté que celui des nègres que je croisais sans cesse depuis mon arrivée au Cap-Français. Pourtant, son front était haut et bombé, et donnait à sa physionomie quelque chose d'altier.

Quand il marchait, une de ses épaules semblait plus basse que l'autre; je crus même qu'il claudiquait légèrement. Mais quand il s'approcha de moi, je sentis toutes mes craintes et mes préventions s'évaporer immédiatement: son sourire était franc et généreux; le regard, qui tantôt dans le clair-obscur paraissait me fouailler l'âme, était maintenant avenant et curieux.

Le guide qui nous avait amenés jusque-là, le sieur Hilliard, s'adressa alors à lui dans la langue de ce pays, le créole, que Fabien et moi avions tant de peine à comprendre. Même si Hilliard était un jaune, un mulâtre, et que l'homme qui nous recevait était d'un noir de charbon, notre guide s'adressait à lui avec une forme de déférence, sinon de respect. Je crus même qu'il lui disait « Monsieur », ce que je n'avais jamais entendu dire à un nègre, même affranchi et libre comme l'était ce « Monsieur Toussaint ».

Pour le rencontrer, nous avons pris une espèce de carriole au Cap-Français. Elle était petite, et Ambroise n'avait pu nous accompagner. Mais le marin avait insisté, en m'embrassant avec affection: « Revenez vite! Et surtout, tranquillisez-moi. »

Nous avons parcouru lentement une campagne verte et vallonnée, au pas lent de deux mules. Le soleil brillait d'une lumière ardente. J'étais très faible et on m'avait étendue sur une couverture, que Fabien repliait sous moi de temps en temps, pour atténuer les cahots de la voiture. Il me regardait avec tendresse et inquiétude.

Je somnolais un peu et, sous mes paupières closes, la lumière du soleil s'adoucissait. Je rêvassais: le chemin avait été long entre La Rochelle et cette campagne du nord de Saint-Domingue, où mon destin m'amenait.

Je me souvenais du départ de La Rochelle, en compagnie de Fabien, sur l'*Andromède*, un des navires de Monsieur de Beaumarchais. Fabien, mon « frère » aux yeux de tous, m'avait tenu compagnie pendant la lente et fatigante traversée.

Un jour, des navires anglais avaient paru à l'horizon. Ils poursuivaient les navires français qui tentaient désespérément de rejoindre la Grenade. Je n'oublierai jamais le grondement de la canonnade, que j'entendais pour la première fois de ma vie, ni le sifflement des boulets qui tombaient tout autour de l'*Andromède*.

Puis, ce fut une explosion. J'avais failli mourir, et je serais effectivement morte de chagrin et de douleur si Fabien s'était noyé, mais Ambroise avait soutenu mon ami sur l'océan et l'avait sorti de l'eau. Depuis ce moment, je m'étais véritablement attachée au vieil homme, et Ambroise semblait nous avoir pris, Fabien et moi, sous son aile.

Nous avons passé quelques mois à Saint-Georges, la capitale de la Grenade, dont la misérable population s'était soudain gonflée de centaines de marins français. Monsieur d'Estaing, l'amiral de la flotte, avait orgueilleusement levé l'étendard de Sa Majesté le roi Louis sur le plus haut édifice de la bourgade et ainsi rendu l'île au Royaume.

Fabien et moi avons arpenté en deux ou trois jours les ruelles poussiéreuses de Saint-Georges. Partout, dans de misérables échoppes, des nègres voulaient nous vendre des épices odorantes que nous ne connaissions pas : une poudre brune au fort parfum appelée cannelle, du macis de muscade à la couleur jaune orange, des clous de girofle brun foncé.

Mais nous nous étions vite lassés de la poussière

des venelles et de l'agitation des marins français, ivres la plupart du temps. Nous étions sortis un jour de la petite ville pour nous aventurer dans une campagne pelée et pauvre.

Fabien ne cessait de me rappeler les raisons de ce voyage : Monsieur de Beaumarchais, qui avait pleine confiance en lui, l'avait ostensiblement chargé de convoier des marchandises jusqu'aux Antilles. Mais, en réalité, son patron voulait surtout faire parvenir des armes et des munitions aux Insurgents américains, à un moment où la guerre entre les Anglais et les colons américains s'intensifiait.

Il avait donc demandé à Fabien de se joindre au convoi qui se rendait d'abord à Saint-Domingue, avant de se diriger vers Boston ou un autre port américain.

Beaumarchais avait aussi chargé mon « frère », qui était devenu son protégé, de rencontrer ses correspondants aux Antilles et en Amérique du Nord, afin de lui faire un rapport circonstancié sur ses affaires, et surtout sur la guerre qui faisait rage sur le continent.

Or, la flotte anglaise avait porté un coup presque fatal à ses projets. Fabien avait perdu dans le naufrage tous ses documents et les lettres d'introduction que lui avait données son patron avant notre départ de Paris. Il ne cessait de gémir et de se plaindre : nous étions prisonniers de l'île de la Grenade, loin de Saint-Domingue et du Cap-Français, loin de Boston ou de New York, très loin de Philadelphie et des amis de Monsieur Benjamin Franklin, l'ambassadeur du nouveau pays américain, que nous avions rencontré à Paris.

Nous étions surtout bien éloignés de l'Acadie, ce pays de nos parents d'où ils avaient été renvoyés par

les Anglais, et qui était devenu pour Fabien et moi un objet de rêve, un lieu mystérieux et mystique, que nous voulions retrouver en quittant la France.

Fabien ne pouvait même pas envoyer de message à Monsieur de Beaumarchais, car il ne connaissait personne de confiance à Saint-Georges à qui il pourrait remettre une missive destinée à son maître. Et puis, la flotte anglaise, même battue par Monsieur d'Estaing, rôdait partout sur l'océan.

Les mois d'été se traînèrent ainsi. Même s'il continuait à me manifester une grande tendresse, je commençais à me lasser des jérémiades et de la mine sombre de Fabien.

Heureusement qu'il y avait Ambroise! Il était devenu notre ami et notre confident. Peu à peu, il avait tout appris ou tout deviné : il savait déjà que je n'étais pas la sœur de Fabien, et que ce dernier était l'envoyé de Beaumarchais dans le Nouveau Monde, une espèce de factotum chargé de ses entreprises dans les Antilles et sur le continent.

Quand j'étais malheureuse à cause des silences ou des distractions de mon ami, je me tournais vers Ambroise. Il me consolait de son mieux. Je sentais confusément que, pour lui, Fabien et moi étions comme les enfants qu'il n'avait jamais eus parce qu'il n'avait jamais cessé de bourlinguer sur les océans.

Un jour de septembre – cela faisait plus de trois mois que nous étions sur l'île –, Ambroise entra dans la petite hutte où nous logions. Il avait l'air guilleret :

— Puis, Fabien, puis, Marie, cela va bien?

Surpris par son ton, mon ami leva la tête en le regardant attentivement :

— Autant que possible, Ambroise... Et vous?...

— Moi? reprit le marin d'un air faussement détaché. Cela va à peu près bien aussi.

Il se tut. J'avais deviné qu'il voulait nous dire quelque chose d'important et je le relançai donc d'un ton léger :

— Allons, Ambroise, cela ne peut être : ou vous allez bien, ou vous n'allez pas bien ! En ces matières, il ne peut y avoir d'à-peu-près.

Le marin sourit largement :

— Vous avez raison, Marie, je ne vais pas seulement à peu près bien. En fait, je vais fort bien, puisque j'ai quelque chose à vous annoncer.

Fabien s'était redressé.

— Quelque chose ?

— Oui, reprit Ambroise. Fabien, vous m'avez longuement parlé de vos inquiétudes. Vous ne savez comment atteindre votre patron, ce Monsieur de Beaumarchais dont vous n'avez cessé de me rebattre les oreilles. Vous vous sentez sur cette île comme en captivité. Eh bien, je pense pouvoir vous sortir, ainsi que votre amie, de cette prison qui semble vous avoir enlevé toute gaieté.

— Sortir de prison ? Quitter la Grenade ? Comment cela, Ambroise ?

Le marin sourit de nouveau.

— Pendant que vous vous morfondiez dans votre hutte, je n'ai pas cessé d'arpenter les mauvais quais du port. Comme vous le savez, il n'y a en rade, à part quelques vaisseaux de guerre de Monsieur d'Estaing, que deux ou trois vieilles barques, quelques tristes voiliers. Mais enfin...

— Mais enfin quoi ? l'interrompt Fabien, que la malice du marin agaçait.

— Mais enfin, j'ai fini par trouver un caboteur dont le patron m'a dit être prêt à nous embarquer à son bord et à tâcher de rejoindre l'île de Saint-Domingue, si nous pouvions le dédommager de

ses peines et des dangers qu'il encourrait. Il nous ferait débarquer au Cap-Français, au nord de l'île. Je l'ai assuré qu'à l'arrivée là-bas, vous sauriez lui témoigner votre reconnaissance.

Fabien s'était levé. Il rayonnait :

— Quand partons-nous, Ambroise?

— Aussitôt que possible. Le patron me dit qu'il faut se dépêcher, car la saison des ouragans ne saurait tarder.

— Demain, dit Fabien, nous partons demain.

— Je savais bien que vous ne traîneriez pas ici, opina le marin en souriant.

Nous passâmes le reste de la journée à ramasser nos maigres effets et à aller saluer discrètement quelques officiers français que nous avions fréquentés à Saint-Georges. Quand ils apprirent notre intention de quitter l'île dans une misérable embarcation, ils essayèrent de nous en dissuader : « La mer va bientôt être grosse, les Anglais sont partout, vous serez dévorés par les requins avant d'atteindre Saint-Domingue. » Fabien souriait, affirmait qu'il les comprenait, et restait dans le vague. Je soupçonnais qu'il fanfaronnait un peu, mais j'étais, pour ma part, inquiète de tous ces présages de malheur.

La perspective de quitter la Grenade, de reprendre la grand-route de la mer et de retrouver la griserie de l'aventure avait ragaillardé et revigoré mon ami. Cette nuit-là, dans l'humble hutte qui nous avait abrités, il m'étreignit avec une joie, une exubérance qui me bouleversa. Ses caresses avaient une impatience, et ses baisers, une ardeur qui me rappelèrent les nuits éveillées et brûlantes que nous avions si souvent passées dans le petit appartement jouxtant les bureaux de Monsieur de Beaumarchais.

Le lendemain, dès l'aube, nous embarquons

avec Ambroise sur un petit voilier aux toiles rapiécées, à la peinture écaillée, pompeusement baptisé *Nouvelle-France*. J'avais beaucoup souffert sur l'*Andromède*, à cause de l'exiguïté de ma cabine et de la durée du voyage. Pendant les semaines suivantes, je devais me rappeler avec nostalgie le grand navire qui m'avait amenée en Amérique, qui, quand je le comparais à la misérable barque qui se traînait maintenant sur la mer des Antilles, prenait pour moi l'allure d'une embarcation royale.

En effet, le *Nouvelle-France* n'avait guère de cabine. Le patron, un certain Dalmas, qui n'avait pour l'aider que deux matelots taciturnes, avait accroché une bâche dans un coin du pont, sous laquelle il avait aménagé une pailleasse et rangé une caisse. « Voilà votre cabine », avait-il dit cérémonieusement à Fabien et à moi. Quant à lui et ses matelots, ils dormiraient, en compagnie d'Ambroise, sur le pont.

La barque quitta le port. Dalmas prit la direction du nord. Une longue et lente navigation commença, sous le soleil des Petites Antilles, que ne voilaient brièvement que quelques nuages. À tout bout de champ, Dalmas scrutait l'horizon vers l'est. Il restait serein tant que le ciel était bleu. Il fronçait les sourcils quand une nuée gris argenté commençait à brouiller la ligne qui séparait le ciel et la mer. Puis, il se détendait :

— Ce n'est pas encore un ouragan, marmonnait-il. Nous aurons seulement une averse.

Nous longions, jour après jour, des côtes sauvages et luxuriantes, où nous entrevoyions quelquefois une hutte nichée entre deux bosquets de cocotiers. Dalmas égrenait les noms :

— La Barbade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie...

Le soir, le patron s'approchait de la côte afin de repérer une rade ou une grève protégée par des brisants pour y jeter l'ancre pendant la nuit. L'un de ses hommes partait à la recherche d'eau, et nous allumions un feu discret sur la plage pour cuire des galettes.

La nuit, nous retrouvions, Fabien et moi, notre « cabine » ouverte à tous vents. La proximité des hommes qui ronflaient sur le pont m'embarrassait, et quand Fabien m'étreignait et commençait à me pétrir la poitrine, je le repoussais, ou alors lui chuchotais à l'oreille :

— Doucement! Doucement! Il ne faut pas faire de bruit!

Pendant le jour, nous croisions quelquefois des navires. Quand ils étaient anglais, Dalmas se rapprochait de la côte. Mais leurs capitaines, qui devaient nous prendre pour de misérables pêcheurs, dédaignaient de nous poursuivre. Le patron craignait les corsaires plus que les Anglais, et quand il croyait en deviner un à l'horizon, il rejoignait, toutes voiles dehors, la plus proche pointe de terre, derrière laquelle il allait se cacher.

Au bout de deux semaines, nous avons longé une île plus grande que les autres :

— La Martinique, nous dit Dalmas, un large sourire sur le visage.

Nous croisions maintenant plusieurs barques que le patron hélait en français. Le soir, nous avons accosté non loin de Fort-Royal, la capitale de l'île. Le capitaine du *Nouvelle-France* voulait y passer quelques jours, mais Fabien le pressa dès le lendemain de reprendre la mer.

Quelques jours plus tard, nous étions en vue de la Guadeloupe. Là aussi, Dalmas voulait infléchir

légèrement sa route pour aller mouiller à Pointe-à-Pitre, mais Fabien insista pour continuer le voyage, en faisant miroiter au patron une bourse respectable s'il parvenait rapidement à Saint-Domingue.

Le voyage se poursuivit ainsi, long, monotone, quelquefois interrompu par des alertes, auxquelles nous avions fini par nous habituer et qui avaient cessé de nous inquiéter. Pourtant, Ambroise, qui connaissait bien ces eaux, nous rappelait toujours qu'il ne fallait pas baisser la garde, et que le moindre apprenti corsaire, le moindre pirate pouvait interrompre brutalement notre odyssée, avec des conséquences qu'il n'osait pas nous décrire.

Les petites îles commencèrent de nouveau à défiler à tribord de la barque : Antigua, Saint-Christophe, Saint-Martin, les îles Vierges... Le patron vira vers la gauche. Une grande île se profilait maintenant à l'horizon.

— C'est Puerto Rico, nous dit Ambroise.

Dalmas, qui se méfiait des Espagnols, décida de ne pas mouiller devant l'île ou d'y aborder, et, pour la première fois depuis que nous avions quitté la Grenade, nous naviguâmes de nuit, longeant une longue côte obscure que ne trouait de temps en temps que la faible lueur d'une chandelle ou le scintillement de braises qui fumaient encore sur une plage. Le patron et ses deux matelots, debout sur le pont, scrutaient l'obscurité.

Le lendemain, nous étions sur le point de dépasser Puerto Rico quand le patron infléchit légèrement sa navigation vers la droite. Nous passions maintenant entre deux pointes de terre, fort éloignées l'une de l'autre et qui se perdaient quasiment dans les brumes de l'horizon.

— À tribord, c'est la pointe de Puerto Rico. Mais

à bâbord, c'est Saint-Domingue, nous dit Dalmas d'un ton triomphant. Nous arriverons au Cap-Français dans quelques jours.

Ainsi donc, c'était là ce Saint-Domingue vers lequel nous nous dirigions avec les marchandises de Monsieur de Beaumarchais, lorsque les navires anglais nous avaient forcés à chercher refuge dans le sud. Si nous avions été surpris par l'étendue de Puerto Rico, Saint-Domingue nous impressionna au plus haut point. L'île s'étendait à l'infini à notre gauche en une succession de plages, de falaises et de bosquets d'arbres serrés.

Je n'eus pas le temps d'admirer longtemps sa beauté sauvage, car le voilier se mit à tanguer fortement. Des lames, hautes, crénelées d'écume blanche, venues du large en vagues serrées, faisaient danser notre barque et je me retrouvai soudain penchée au bastingage, versant dans l'océan le maigre repas du matin.

— C'est l'Atlantique, dit en riant Dalmas. Jusqu'à maintenant, nous étions dans la mer des Antilles, à l'abri du grand large. Mais le Cap-Français est sur la côte atlantique...

Enfin, au bout de quatre semaines de navigation, nous parvînmes en vue du Cap-Français. Fabien était fébrile, j'étais heureuse de le voir si excité, et Ambroise souriait en nous regardant tous les deux.

À l'arrivée devant le port, je fus stupéfaite : je ne m'attendais guère à cet encombrement. Partout, des navires de toutes tailles s'y pressaient. Des barques de pêcheurs, des chaloupes en nombre infini qui partaient des navires vers les quais, sillonnaient ses eaux en un ballet constant. La plupart des gros navires arboraient l'étendard de la

France, mais il y en avait qui avaient haussé les couleurs espagnoles ou hollandaises.

Je vis quelques petits navires qui portaient à la proue des drapeaux que je ne reconnaissais pas.

— Ce sont des embarcations américaines, m'expliqua Ambroise. Les nouveaux États-Unis ne s'entendent pas encore tout à fait sur un étendard commun. Vous verrez donc quelques variations dans les couleurs qu'ils affichent.

Le *Nouvelle-France* accosta enfin. Nous quittâmes la barque sur laquelle je m'étais sentie prisonnière pendant de trop longues semaines. Les quais et la ville m'étonnèrent autant que le port.

Une foule nombreuse se pressait partout. Des nègres et des mulâtres se faufilaient entre les carrosses des Blancs. Nous longeâmes la façade d'imposants bâtiments et de belles demeures. Après le délabrement de Saint-Georges, je ne m'attendais guère à trouver dans les Antilles une ville aussi riche, aussi animée. À certains moments, je me croyais même revenue à La Rochelle, sauf qu'à La Rochelle il n'y avait ni nègres ni gens de couleur.

Le cocher que nous avions réquisitionné connaissait la maison du sieur Carabasse, le correspondant de Beaumarchais, celui que nous devions rencontrer en premier lieu, avant de nous rendre sur le continent.

La demeure du sieur Carabasse était cossue sans être extravagante. Un nègre au bonnet douteux nous fit entrer dans une vaste pièce aux solives de bois. Le maître des lieux vint nous rencontrer bientôt.

C'était un homme petit, dodu, replet et rougeaud. Les épices et les alcools des tropiques semblaient lui avoir fait le plus grand bien, et son teint fleuri respirait la santé et la bonne chère.

Il nous pria de lui dire qui nous étions. Quand

Fabien se nomma, il tressaillit, s'exclama, leva les bras au ciel, se précipita sur mon ami qu'il étreignit. Il se ressaisit à grand-peine au moment où il allait m'étouffer à mon tour dans ses bras.

— Vous êtes vivants! Vous êtes vivants! ne cessait-il de répéter. Ah! Que je suis heureux! Ah! Que Monsieur de Beaumarchais sera heureux!

Il nous raconta alors que les Français de Saint-Domingue, comme tous les Français des Antilles, s'étaient réjouis de la victoire de Monsieur d'Estaing à la Grenade, avant d'apprendre que les navires marchands français avaient été dispersés, coulés ou arraisonnés par les Anglais. Aucun des douze navires que Monsieur de Beaumarchais avait remplis de marchandises et d'armes pour les Américains n'avait survécu à la hargne des Anglais et des corsaires à leur solde. Pour Monsieur de Beaumarchais, la perte était énorme, et pour les troupes de Monsieur Washington, qui allaient bientôt être à court de munitions, elle était encore plus cruelle.

Mais le chagrin de Monsieur de Beaumarchais redoublait quand il évoquait la « disparition » de Monsieur Landry et de sa sœur. Carabasse nous raconta qu'il venait de recevoir une missive de Beaumarchais lui demandant s'il savait le lieu du naufrage de l'*Andromède*, car les nouvelles n'arrivaient en France qu'au compte-gouttes.

Carabasse se promettait d'écrire le soir même une longue lettre à son commanditaire à Paris pour lui annoncer la bonne nouvelle à notre sujet. Fabien décida d'y ajouter une missive pour demander à son patron de nouvelles instructions. Carabasse nous apprit que de nombreux navires faisaient voile régulièrement vers la France et que nous recevions sûrement des nouvelles de Paris, à moins que le navire

qui portait la missive ne soit coulé ou arraisonné par les flottes de Sa Majesté anglaise. Cependant, ajoutait-il, même dans le meilleur des cas, la navigation était lente, comme nous le savions, et nous devrions donc patienter quelques mois au Cap-Français.

Nous avions hâte de rejoindre le continent, mais Carabasse avait raison : nous ne pouvions partir sans recevoir d'autres instructions et surtout sans ressources. Il fallait se résigner à vivre quelque temps au Cap-Français. Cette perspective ne me déplaisait pas trop, car la ville me semblait vivante et aimable.

Carabasse nous loua une chambre chez une veuve, tandis qu'Ambroise trouva à se loger dans une modeste auberge. Dès le lendemain, nous partîmes explorer la ville.

Je fus de nouveau frappée par la cohue qui régnait partout. Les nègres étaient légion et les mulâtres les écartaient avec rudesse quand ils les croisaient. Mais tous les repoussaient respectueusement quand un Blanc venait à passer. Et quand ledit Blanc montait carrosse ou cheval et que la foule ne s'écartait pas avec assez de diligence et de déférence devant lui, les coups de cravache ou de fouet pleuvaient, surtout sur le dos des Noirs.

Le sieur Carabasse se plaisait beaucoup en notre compagnie. Nous venions de Paris, autant dire du centre de l'univers. Il ne cessait de nous interroger sur la grande ville et ses habitants, et surtout sur ce Monsieur de Beaumarchais, que nous avions eu le bonheur de connaître.

— Que dis-je, connaître? s'exclamait-il avec un léger accent chantant. Vous avez vécu dans son intimité, vous avez travaillé avec lui, et il me dit dans ses missives de vous traiter, Monsieur Landry, comme je l'aurais traité lui-même.

Et les questions recommençaient à pleuvoir dru comme grêle : comment s'habillait-il ? Comment dirigeait-il *Roderigue Hortalez et Cie* ? Qui voyait-il à Paris et surtout à Versailles ? Sa curiosité était insatiable et bon enfant. En l'écoutant, je comprenais mieux ce que j'avais déjà saisi en retournant en Poitou : pour les gens qui n'y étaient jamais allés, Paris était un lieu mythique, dont on magnifiait les beautés en ignorant ou en gommant ses défauts ; une fois, j'osai évoquer devant le correspondant de Beaumarchais au Cap-Français la cohue et la saleté des rues de la capitale du Royaume : Monsieur Carabasse me regarda comme si je venais de proférer un blasphème.

Un jour, il nous invita à une soirée chez lui.

— Je réunis quelques amis, et je serais heureux que vous soyez des nôtres, nous dit-il.

Son salon aux hautes solives était, ce soir-là, éclairé par de nombreuses chandelles. Quatre ou cinq couples de Blancs s'y pressaient. Une petite armée de nègres tourbillonnait autour d'eux, servant des sorbets ou du café. Les invités de Monsieur Carabasse, qu'il nous présenta avec pompe, étaient, comme il nous le dit, « l'élite même » de la colonie.

Il y avait là un magistrat et sa femme, toute de noir vêtue, un adjoint du gouverneur, ainsi que deux ou trois propriétaires d'« habitations » accompagnés de leurs épouses. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que ces habitations étaient les grandes plantations qui faisaient la richesse de l'île.

Les invités de Monsieur Carabasse étaient aussi avides que lui d'avoir des nouvelles de Paris et de la France. Ils se plaignaient amèrement de « l'indifférence et de l'ignorance du gouvernement de Sa Majesté ». L'un des propriétaires de plantation,

sec et noueux comme une branche d'arbre abattu, semblait le porte-parole des autres :

— Notre ami Carabasse, dit-il en s'adressant à Fabien, sait que notre labeur crée bien des richesses que nous partageons généreusement avec la métropole. Tenez, Monsieur Landry, Monsieur de Beaumarchais, que représente ici notre ami, doit une bonne partie de sa fortune au commerce qu'il entretient avec nous.

— Monsieur de Beaumarchais est bien au courant de votre situation et de vos richesses, Monsieur, répondit poliment Fabien. Il m'a souvent parlé du bien que retire la France de ses colonies et de son commerce avec elles.

— Monsieur de Beaumarchais peut-être, reprit l'autre, mais ce n'est pas tout le monde à Paris qui partage ses vues...

Je vis les autres hôtes qui hochaient la tête d'un air entendu. Même Monsieur Carabasse semblait saisir là une allusion. Fabien dut aussi le sentir :

— Et qui sont ces gens à Paris qui ont des opinions différentes?

— Eh bien, nous entendons beaucoup parler de conversations dans les salons. Les beaux esprits de la ville ignorent peut-être que le commerce du sucre, qui les enrichit et leur permet de jouir des bals de la ville et de porter des falbalas à Versailles, nécessite un grand labeur.

— Nul n'a contesté vos mérites, répondit Fabien, qui ne savait trop où le planteur voulait en venir.

— Il ne s'agit pas de nos mérites, mais des nègres que nous employons, reprit l'autre avec sécheresse, presque avec brutalité. Je me suis laissé dire qu'à Paris on glose beaucoup sur les nègres qui travaillent dans nos plantations. Il paraît même qu'on y condamne l'esclavage.

Je me souvins alors de nombreuses conversations que j'avais entendues dans le salon de Madame de Gouges. On y évoquait le sort des esclaves, que certains qualifiaient d'atroce. Quelques-uns, dont mon amie de Paris, parlaient même de la nécessité de créer des « sociétés de défense des Noirs ». Madame de Gouges s'était un jour exclamée, à quelqu'un qui affirmait que « la nature a créé les Noirs pour nous servir » : « Que nenni, Monsieur, la nature n'a rien à y voir. Nous traitons ces gens-là de brutes, d'êtres que le ciel a maudits; mais je vois bien que c'est la force et le préjugé qui les ont condamnés à cet horrible esclavage. Reconnaissez donc, Monsieur, que la nature n'a aucune part dans le sort affreux que nous leur réservons et que c'est notre intérêt, notre injuste et puissant intérêt, qui a tout fait. »

Je n'eus pas le temps de m'attarder à ces souvenirs. Le planteur reprenait :

— Le nègre, nous le savons tous, reconnaît dans le Blanc un génie supérieur dont la force le subjugué.

Il y eut d'autres hochements de tête approbateurs. L'adjoint du gouverneur renchérit :

— Le fait actuel, c'est que le nègre est dans un état de dégénération réelle comparativement à l'Européen civilisé.

La femme du magistrat se pencha vers sa voisine pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Les deux se mirent à glousser. Carabasse se tourna avec galanterie vers elles :

— Allons, Mesdames, n'allez-vous donc pas nous dire ce qui vous égaie ainsi?

Elles se regardèrent, semblèrent hésiter, puis la femme du magistrat répondit, en se mettant la main sur la bouche et en pouffant un peu :

— On dit... Mais que ne dit-on pas?

— Vous nous faites languir, Mesdames, reprit Carabasse. Dites-nous donc ce qu'on dit, ou ce qu'on n'ose peut-être pas dire...

— Eh bien, Monsieur, nos esclaves, comme vous le savez, viennent des pays chauds.

— Oui... Et?...

— Eh bien, la chaleur exacerbe quelquefois le désir.

— Mais encore?...

— Le désir, comme vous le savez bien, n'est pas l'apanage des hommes seuls.

— Allons, Mesdames, que vient donc faire ici cette conversation sur le désir? Est-ce donc là un sujet à aborder en bonne compagnie?

— Eh bien, reprit l'épouse du magistrat en prenant son élan comme si elle se jetait à l'eau, eh bien..., certains affirment..., enfin, certains prétendent que, dans ces pays chauds, des singes ont subjugué des filles.

Il y eut des gloussements, des demi-sourires. Ce qu'elle disait ne semblait surprendre personne. Fabien et moi échangeâmes un bref regard.

— Vous comprenez donc, dit un autre planteur en se tournant vers nous, que nous devons, pour le bien de la France et pour le nôtre, nous élever contre ces idées pernicieuses qui ont cours à Paris. L'homme noir est certainement le moins intelligent de tous; il végète plutôt qu'il ne vit...

Le planteur maigre reprit d'un ton sentencieux :

— Je n'assimile pas le nègre au singe; je ne l'assimile pas à l'homme d'Europe.

— Et vous l'assimilez donc à quoi? demanda d'un ton ironique le magistrat.

— Je le considère comme un intermédiaire à ces deux espèces.

Je restai bouche bée; j'allais de surprise en surprise. Même Fabien était silencieux et semblait éfaré. La conversation se poursuivit sur le ton poli des gens du monde.

— D'ailleurs, nous savons tous ce qu'en pense Monsieur Jefferson, le père de la Déclaration d'indépendance américaine, ce Monsieur Jefferson dont tout le monde parle et que tout le monde admire à Paris, dit l'adjoint du gouverneur.

— Et qu'en pense-t-il donc? demanda l'épouse du magistrat, les yeux brillants, en se penchant en avant.

Elle semblait ignorer les vues de cet homme important et attendait d'y trouver une confirmation de ses opinions. Elle ne fut pas déçue.

— Eh bien, reprit l'adjoint avec l'air important de quelqu'un qui révèle un secret et qui sait qu'il est au centre de l'attention, j'ai un ami américain qui fait quelquefois commerce avec nous et qui a souvent entendu Monsieur Jefferson dire qu'à son avis, les Noirs sont inférieurs aux Blancs quant au corps et à l'esprit.

Les deux dames gloussèrent et battirent de l'éventail, tandis que les serviteurs noirs, qui entendaient tout, continuaient de circuler, imperturbables et silencieux, au milieu des notables de la ville.

Comme Fabien et moi ne disions rien, notre silence finit par attirer l'attention de Carabasse :

— Allons, chers amis, Monsieur Landry et sa sœur, qui viennent tout juste d'arriver d'Europe, sont étrangers à nos soucis. Il serait, je crois, séant de leur parler plutôt de notre pays.

La conversation se poursuivit longtemps. Les planteurs se plaignaient de la dureté des temps. Le magistrat opinait que Paris ne comprenait rien à

ce qui se passait réellement dans la colonie. L'officier du gouverneur déplorait les interventions de Versailles dans les moindres décisions affectant Saint-Domingue. Et tout le monde gémissait à cause de l'interruption du commerce occasionnée par la guerre contre les Anglais.

Ce fut le lendemain de cette soirée que je commençai à ressentir les premières atteintes du mal qui faillit m'emporter.

J'étais fatiguée, j'avais le vertige. Je me couchai : rien n'y fit. Bientôt, un étau terrible me serra les tempes, tandis que tout mon corps était saisi de tremblements.

Fabien s'inquiétait à mon chevet. Il fit appeler Ambroise. Le marin vint en courant. Quand il me vit, son visage se rembrunit.

— Il y a dans ces pays des fièvres pernicieuses. Il faut faire venir l'apothicaire.

Monsieur Carabasse, alerté, envoya chercher « le meilleur apothicaire du Cap-Français ».

Un homme aux habits modestes et au chapeau cabossé vint rapidement avec le nègre que Monsieur Carabasse lui avait dépêché. Il se pencha sur moi, mit un miroir devant ma bouche et prit un air absorbé. Il promit de revenir rapidement.

Il revint en effet avec une fiole remplie d'un liquide brunâtre. Je devais en prendre deux cuillérées toutes les heures. L'odeur de la mixture était épouvantable. Je me forçai cependant à en avaler. Elle n'eut aucun effet sur moi, sauf celui de me tordre les entrailles dans de grandes douleurs.

Au bout de trois jours, Fabien et Ambroise étaient vraiment inquiets, car je m'affaiblissais de plus en plus. Monsieur Carabasse opina alors qu'il fallait recourir au chirurgien.